HUITIÈME ANNÉE N° 6 JUIN 1903

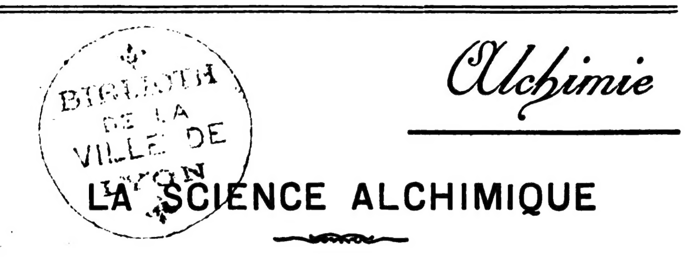
ROSA ALCHEMICA

L'HYPERCHIMIE

Revue Mensuelle d'Hermétisme Scientifique

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE

Directeur : F. JOLLIVET CASTELOT



LES TEXTES ALCHIMIQUES (1)

M. Berthelot consacre, avons-nous dit, le premier chapitre de son livre à l'examen des Traités latins traduits de l'arabe qui ont conservé les traces des écrits alchimiques grecs.

Il commence par l'ouvrage arabico-latin dont la traduction est la plus authentique et fut effectuée en 1182 par Robertus Castrensis. Ce livre est attribué à Morienus, moine chrétien syriaque, dont le disciple Calid mourut vers 708.

Les auteurs arabes les mentionnent tous les deux : cela prouve l'existence certaine des traités actuels en langue arabe. L'ouvrage commence par une biographie romanesque de l'auteur, lequel se proclame chrétien et rapporte l'origine de sa science à un livre d'alchimie soi-disant écrit par Hermès roi

(1) Voir *Rosa*, nos d'avril et mai.

d'Egypte. Morienus cite les noms d'Héraclius, de Stephanus d'Alexandrie, de Marie, d'Africanus, de Zosime, dans le cours de son traité, ainsi que celui d'Eutychès, célèbre hérésiarque du ve siècle. On est donc bien ramené au milieu gréco-syriaque dans lequel s'élaborèrent les sciences avant leur transmission aux Arabes. L'indication des quatre éléments, les termes relatifs à la matière première, au mercure des philosophes, aux deux ferments de l'œuvre, aux couleurs successives démontrent une tradition constante et une filiation directe ou détournée. Les alchimistes latins reprirent ces formules, ces descriptions et ces axiomes.

L'ouvrage latin de Morienus, dit M. Berthelot, existe également dans le ms. 6514 de Paris (fol. 135-137), mais il diffère considérablement. Le début biographique manque ; une dissertation scolastique, plus récente d'époque, sur la nature et l'objet de l'art, le remplace.

La seconde partie de l'ouvrage de Morienus est constituée par un dialogue entre lui et Calid roi d'Egypte.

Calid paraît avoir été réellement un personnage historique, un prince égyptien instruit, condisciple ou maître de Géber. Il aurait introduit parmi les Arabes des ouvrages scientifiques. On possède sous son nom deux écrits alchimiques, sans doute réellement traduits de l'arabe : le *Liber trium verborum* et le *Liber secretorum artis*, etc... (*Bibl. chem.*, t. II, p. 183-189, *Theatrum Chemicum*, t. IV, p. 209).

Calid mourut en 708.

Les autres traités ou opuscules étudiés par M. Berthelot, au point de vue des traces de traditions

grecques, sont : le *Tractatus Micreris suo discipulo Mirnefindo* (*Theatrum chemicum*, t. IV, p. 101), le Pseudo Platon, *Platonis libri quartorum cum commento Hebuae habes Hamed,* etc. (*Theatr. chem.*, t. IV, p. 114), le *Tractatus Aristotelis alchymistae ad Alexandrum Magnum de lapide philosophico,* soi disant traduit de l'hébreu en latin (Theatr. chem., t. IV, p. 880). Ces opuscules sont courts ; leur composition originale semble comprise entre le VIII[e] et le XIV[e] siècle ; les traductions latines datent du XII[e] et du XIII[e] siècle. Le *Senioris libellus* attribué à Zadith (*Bibl. chem.*, t. II, p. 216, *Theatr. chem.*, t. V, p. 215) et l'ouvrage anonyme : *Consilium conjugii*, etc.. (*Bibl. chem.*, t. II, p. 235) se rattachent aux précédents, mais le dernier doit être plus moderne (XIV[e] siècle).

Les opuscules de *Rosinus* offrent des rapprochements plus directs entre les textes alchimiques grecs et ceux des plus anciens traités latins traduits de l'arabe et de l'hébreu. Le nom de Rosinus, serait une transformation arabe de celui de Zosime selon l'opinion des arabisants rapportée par M. Berthelot. On ne possède sur l'auteur des traités actuels aucun renseignement. La date des livres de Rosinus peut être fixée au XIII[e] siècle. Ils ont été publiés dans la collection *Artis auriferae quam Chemiam vocant antiquissimi auctores* (t. I[er], p. 267 ; Bâle, 1572).

Le premier ouvrage est intitulé : *Rosinus ad Eutichiam,* le second : *Rosini ad Sarratantam Episcopum.*

De nombreux passages prouvent les rapports avec les alchimistes grecs. M. Berthelot les reproduit aux pages 251 et 252 de *La Chimie au Moyen-Age.* Il ressort de ces citations que l'auteur latin du

traité attribué à Rosinus s'est servi, sinon des alchimistes grecs directement, du moins des textes arabes ou hébreux qui en provenaient.

F. J. C.

(*A suivre*).



Ecole Hermétique

LES FACULTÉS OCCULTES DE L'HOMME

(*Suite*).

Nous voici arrivés au terme des causeries au cours desquelles j'avais entrepris de vous donner quelques notions sur ce qu'est l'*Astral*. Je suis obligé de vous quitter pour deux mois, je suis donc bien forcé de me restreindre, et je me hâte de déclarer que, cette année, je n'aurai pas pu aborder tous les côtés d'une question qui vous préoccupe à bon droit. Permettez-moi de vous dire que je ne le regrette pas autrement. Ces notions que vous avez acquises suffisent à vous indiquer vers quoi doit se tourner l'effort de la pensée, et à servir de points de repère à l'acte de votre méditation qu'il importe avant tout d'exercer et de développer. Plus tard, nous aurons ensemble, je l'espère, l'occasion de reprendre en les approfondissant les points les plus obscurs du cours rapide que vous avez entendu au début de cette année ; pour aujourd'hui je désire me résumer d'abord et ensuite vous dire quelques mots de l'action de l'Esprit sur l'Astral.

Ce que nous savons déjà de l'Astral c'est ce qu'on

peut en constater par l'étude physiologique de la constitution de l'homme. Nous avons constaté l'intelligence particulière des cellules ; elles sont vous ai-je dit — en justifiant l'affirmation — autant d'individus, dans notre être total, et en ce qui les concerne cette individualité se marque aussi fortement que la nôtre, pour nous-même, se marque en face de la planète. Après les cellules, et montant d'un degré, nous avons rencontré des collectivités groupées en noyau, dont l'intelligence se manifeste également. Il ne nous fallait pas plus que les expériences courantes d'hypnotisme — et un peu de réflexion pour arriver à nous rendre compte de l'existence des faits dont je vous ai parlé. Nous élevant au Magnétisme proprement dit, nous avons vu qu'il existe un corps fluidique, qui enveloppe le corps matériel, reste invisible pour tous ceux qui ne possèdent pas l'hypéresthésie sensorielle que Reichenbach a signalée chez des personnes qu'il appelait des sensitifs, et dont les effets sont néanmoins ressentis par tout le monde dans les expériences magnétiques. Les travaux de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, que vous connaissez tous, indiquent suffisamment l'existence de ce corps astral, pour que je n'insiste pas. Mais ce que je tiens à vous rappeler c'est que tous ces phénomènes sont et restent du domaine physique ; nous affirmons, nous, qu'ils sont vérifiables comme le fait proclamé le plus scientifiquement vrai par la science officielle et nous ajoutons que si cette science n'est pas encore arrivée à leur pleine possession, c'est d'abord qu'elle s'est refusée à les étudier comme contraires à ses préalables décrets, ensuite qu'elle

ne s'est point avisée que sa méthode devait devenir plus élastique et subir une certaine extension, tout en restant cependant aussi rigoureuse, et enfin qu'elle n'a pas pris la peine de se pourvoir des instruments de contrôle, desquels, seuls, quelques chercheurs isolés, ont songé à se munir.

Ce à quoi la science reconnue n'arrive pas parce qu'elle traîne après elle un poids lourd de préjugés, l'Enseignement Spiritualiste — empruntant à cette science ce qu'elle a de sûr dans sa conduite et se servant aussi de son contingent d'observations, — l'Enseignement spiritualiste, dis-je, y arrive. Peut-être dans dix ans, les faits dont on vous parle ici, dans des réunions qui paraissent encore mystérieuses à beaucoup de nos contemporains, seront-ils connus et couramment reproduits et commentés dans les journaux.

Mais en attendant, pénétrons-nous de cette vérité, que ces régulatrices apparentes de la pensée humaine qu'on appelle des Académies, n'existent que pour enregistrer et consacrer des vérités plusieurs fois démontrées. Une académie endosse une certaine responsabilité. Elle ne peut se risquer à admettre pour réels les faits pour quoi de hardis partisans combattent. Elle se méfie, elle demande du temps pour y voir clair, si toutefois sa méfiance ne va pas tout d'abord — cas le plus général, on peut dire cas universel — à repousser d'abord en bloc, comme follement aventurées, les idées que lancent avant ces bandes d'enfants terribles.

Mais ces faits s'accumulent et leur importance les impose. Déjà des corps savants se constituent pour les étudier. A force de tâtonnements ils fini-

ront par se constituer une méthode. Ils y dépenseront d'énormes qualités intellectuelles, dont rien ne sera perdu, et un beau jour on enseignera sans doute dans les facultés les choses dont nous avons coutume de parler couramment ici, les mêmes choses, exactement, à qui, cependant on aura, soyez-en sûrs, donné d'autres noms.

A ce moment nous n'aurons plus rien à faire dans ce domaine. Nous aurons rempli notre tâche, l'occultisme ayant aiguillé la science sur la route de la recherche spiritualiste. Et nous pourrons rentrer dans le domaine, pour longtemps encore plus secret, qui est celui où l'âme évolue et où c'est par la mystique qu'il nous faut cultiver nos possibilités d'essor vers cet au-delà dont, rudimentairement, chacun aura pu constater l'existence.

Etudions si vous le voulez bien, cette *mystique*, dont le nom ne doit effrayer personne, et qui a elle aussi sa précision, qui peut aussi être vérifiée, mais, il est vrai, par des moyens que nous ne pouvons trouver qu'en nous-mêmes et qui ne relèvent pas de la méthode scientifique telle que la comprend la Science officielle.

L'Esotérisme nous dit que l'esprit immortel est toujours enveloppé d'un corps : matériel, astral ou spirituel. Nous devons savoir, pour le profit de notre devenir, que le corps spirituel s'élabore par la réaction du corps physique sur l'astral. Il est la résultante de notre effort actuel.

L'homme n'est pas isolé. Non seulement il tient à ses ancêtres par des liens dont on a précisé quelques-uns sous le nom d'atavisme, mais il tient à ses descendants.

Placé entre ceux qui sont morts et ceux qui naîtront il existe à l'état d'articulation évolutive dont l'action se répercute autant sur le passé que sur l'avenir et plus peut-être sur le passé, ce qui explique et justifie l'habitude — qui bien entendu a paru ridicule aux Européens — qu'ont adoptée les Chinois, d'anoblir les ancêtres d'un grand homme et non sa lignée. En effet, pour la descendance, des réactions sont possibles, tandis que l'ascendance s'est anoblie sûrement en produisant par cristallisation l'homme qui lui vaut cet honneur. Mais il y a plus, l'homme est aussi le point de contact par où l'évolution fait son œuvre dans le minéral, le végétal et l'animal. C'est un point que nous aurons à étudier plus longuement dans d'autres circonstances. Mais étendons seulement nos recherches à la famille telle que nous la voyons vivre tous les jours sous nos yeux. Persuadons-nous que la famille est un bloc. Le grand-père donne sa vitalité au petit-fils et l'on remarque que l'aïeul décline d'autant plus rapidement que l'enfant né de son fils prend plus conscience de la vie, et se montre en tous états plus vivace. Ici, il faut bien se garder d'une grave erreur, ce n'est pas l'esprit du grand-père qui quitte son corps pour aller s'incarner ; c'est sa vitalité, ou plutôt la vitalité de la famille qu'il avait possédée à son tour d'existence qui pénètre dans l'enfant et se met au service d'un être nouveau venu. Essayer de guérir le vieux grand-père tombé en décrépitude, c'est souvent prendre la vie même du petit-fils. La loi brutale matérialiste qui ne nous accorde l'immortalité que dans la descendance a raison en tant qu'elle ne raisonne

qu'au point de vue de la vitalité physique. En engendrant l'homme transmet son corps ; mais il ne transmet que son corps. L'embryogénie suffit à vous le démontrer.

Mais nous avons la certitude que par de là l'élément physique ainsi transmis de génération en génération, il y a autre chose qui ne se transmet pas, et c'est l'esprit qui doit résister aux impulsions de cette vitalité qui est pour son compte parfaitement amoral et ne tend qu'à se continuer. La plus grande difficulté réside à constituer cette résistance. La vitalité, ce que nous avons appelé l'astral inférieur, n'a que des appétits qu'il tend à satisfaire par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Or si nous nous laissons vaincre une fois par la mise en action de ces appétits, il nous devient plus difficile d'y résister et la difficulté s'augmente en une proportion considérable du fait que nous avons un plus grand nombre de fois obéi à ces impulsions.

PAPUS.

(*A suivre*)



PENSÉES. « Ne jugez point, afin de n'être point jugés ; car de tel jugement que vous jugerez serez-vous jugés, et de telle mesure que vous mesurerez on vous mesurera vous-mêmes ».

Matthieu. VII, 2.

« Donc comme vous désirez que les hommes en usent avec vous, usez-en tout à fait de même à leur endroit ; cela est en effet la loi et les prophètes. »

Matthieu. VII, 2-13.



LA MORALE ET LA “ PENSÉE NOUVELLE ”

Les occultistes apportent à la fonte de ce bronze un autre métal encore; une conception morale très originale leur serait propre si les mystiques n'en avaient parfois emprunté quelque chose, la conception du Mage.

Alors que l'idéal chrétien est tout d'ignorance, de sentimentalité, d'humilité, que la valeur intellectuelle y est comptée pour rien, pour moins que rien puisqu'elle est un danger de superbe et une tentation d'hérésie, le trait principal du Mage est la largeur de sa compréhension, la hauteur de ses vues, son intelligence et son savoir. C'est par la connaissance qu'il évolue. C'est à l'arbre de science du jardin d'Eden qu'il cueille le fruit par lequel il deviendra un Dieu.

C'est parce qu'il sait qu'il peut, c'est parce qu'il sait qu'il a le droit de vouloir.

Son vouloir agit sur les esprits terrestres comme sur les choses de la terre, sur les animaux de la terre comme sur ceux de l'astral, sur les êtres qui peuplent les innombrables planètes comme sur ceux qui sont hors de tout plan physique et son vouloir est puissant sur eux en seule raison du rang mental qu'il atteint et de son savoir théurgique et magique.

Mais rien ne limite ou ne détermine l'objet de son vouloir et le but des ordres qu'il donne. Il a

vraiment la liberté morale car il n'y a pas de morale pour lui. La morale ne dirige pas son vouloir, c'est son vouloir qui fait la morale. Il est, comme dit Nietzsche, un créateur de valeurs. C'est que celui qui sait n'a point à craindre le péché, étant infaillible comme Dieu.

Le mal n'est qu'une désharmonie des volontés; la vérité est l'harmonie des idées qui implique celle des vouloirs ; c'est pourquoi le Mage ne peut mal faire.

Aussi l'occultisme n'a-t-il pas, à proprement parler, de code de morale. Il ne recommande aucun acte; il semble admettre avec une égale indifférence toutes les morales pratiquées dans les pays où vivent les adeptes. Il leur recommande seulement d'avoir égard que la vie et la mort, les choses de l'amour et du sang ne sont pas seulement humaines et terrestres mais ont un retentissement lointain sur les autres plans et dans les autres mondes.

Mais il ne fait point de la chasteté comme le christianisme, une vertu ; tout au plus la recommande-t-il, au même titre hygiénique que l'abstention de viande et d'alcool, pendant certaines périodes d'entraînement magique.

Par ailleurs l'occultisme s'écarte de la tradition chrétienne ; si le catholicisme a consacré la hiérarchie des pontifes et des fidèles, et recommande l'exacte obéissance, il admet, ces différences passagères de condition terrestre effacées par la mort, que toutes les âmes humaines rachetées par le même sang du Christ sont d'égale valeur aux yeux de leur commun créateur. L'occultisme n'admet pas

l'égale valeur des âmes; il n'en est peut-être point deux, enseigne-t-il, qui soient du même rang et s'il pousse la charité jusqu'au respect des âmes inférieures, celles des bêtes de la terre et des animaux de l'au-delà, il remet sans défense, — sans la protection même d'un droit nu, sans la possibilité d'une protestation platonique — au mage tout puissant, le sort tout entier des êtres qui lui sont inférieurs.

Le Mage a le droit de disposer de tous ceux sur qui il peut agir. C'est son droit si c'est son pouvoir. Sa volonté est meilleure que la leur ne pourrait être, aussi n'ont-ils pas de droit contre son droit.

(*A suivre*)

E. d'Hooghe.

L'ÉSOTÉRISME INDOU

par SÉDIR

(*Suite*).

LES PLANS DE L'INVISIBLE

Nous savons que la méthode indoue repose sur la pure donnée cérébrale. Le principe qui divise le monde c'est la pensée, à laquelle nos pensées sont coessentielles. Nous avons compté 14 plans (lokas) 7 en haut 7 en bas et entre lesquels se tient l'humanité. Ceux du dessus sont chargés de donner de la lumière à ceux d'en bas, et leurs rayons passent et

sont distribués par l'homme, plan intermédiaire. Remarquons que — dans l'ordre d'idées où le cœur joue le principal rôle — Saint Martin a dit : « Le cœur de l'homme est la seule porte ».

Sur les données générales l'Inde nous offre autant de classifications que d'écoles et les écoles sont nombreuses. Mais il y a des distinctions dont la subtilité n'est que jeu d'esprit et n'offre aucun intérêt. Référons-nous aux principales écoles. Le Védanta, la plus ancienne donne une division ternaire. C'est exactement la même que celle des trois mondes de la Kabbale ; elle appelle ces plans des *Gunas*. Le premier est *Satwa-guna* qui répond à la couleur blanche ; le second *Rajo-guna* (rouge) ; le troisième est *Tamo-guna* (noir). Aux couleurs correspond une adaptation des formes. A Tamo une sorte de serpent dont la tête vient en bas : à Rajo une même figure dont la pointe s'érige en haut, à Satva un centre rayonnant. Tout ce qui est dans la nature participe à l'un ou à l'autre de ces trois principes. Pour l'humanité c'est le second principe Rajo qui est le plus important, puisque nos passions et nos désirs sont les principes mêmes de notre activité. On peut voir à ce propos ce que nous en avons dit avant de parler des avatars.

Cette clef ternaire vient du plus ancien Brahmanisme, du Brahmanisme pur d'Ishvara. On a bâti depuis des systèmes quinaires, septenaires que nous laisserons de côté pour nous occuper de la clef octenaire, d'un plus grand intérêt.

Nous devons, en tous cas, nous rappeler que tous les systèmes sont bâtis sur des nombres qu'il

faut d'abord déterminer pour comprendre le système lui-même.

Le système octenaire nous donne huit classes de créatures habitant l'Invisible : ce sont 1° les êtres agissant pendant un kalpa et se reposant durant l'autre ; 2° les Indras qui gouvernent chacun un des quatorze ondulations de l'univers ; 3° les Kumaras qui gouvernent les systèmes solaires, puis les génies qui gouvernent les planètes, celui qui gouverne la terre et enfin les puissances qui agissent dans l'ombre des orbes, chaque planète ayant son cône d'ombre. Les rayons solaires sont de véritables chemins sur lesquels sont charriés de l'astre aux planètes une chaîne, un va-et-vient continuel d'êtres de l'Invisible. Lorsque nous nous incarnons arrivant du soleil, nous descendons directement sur la terre ; mais lorsque nous remontons, il faut faire un crochet et passer par la lune en traversant le cône d'ombre de la terre. C'est dans ce cône que vont tout naturellement les plus inférieurs des êtres de l'Invisible, qui est ce que Moïse appelait l'Erèbe. Trois sortes d'individus existent dans cette partie ténébreuse. Ce sont d'abord des larves ou coques astrales puis les *Bhutas*, larves dont l'existence est personnelle et les *Pisatchas* ou Vampires. Il y a trois façons d'appartenir à ces êtres et à ce plan : 1° par naissance sans avoir jamais passé par le plan physique ; 2° y trouvent place les gens qui ont mené une existence de crimes et enfin ceux qui en rendant un culte aux habitants de cette ténèbre se sont liés et en quelque sorte identifiés à eux. Un paysan qui passant auprès d'un figuier sent un tremblement le suppose habité par un génie et rend un culte à

ce génie, engage pour ainsi dire un pacte avec cet invisible noir, qui s'aggrave d'autant plus que le culte est plus fervent et nourrit d'autant plus puissamment l'eggrégore.

Cet eggrégore qui est un produit de passions et de désirs en prend la forme symbolique, par exemple celle d'un affamé de jouissance grossière se présentera sous la forme d'un être ayant une tête énorme et grimaçante et un corps lugubrement maigre.

Ces êtres ont en Orient une importance qu'ils n'ont pas chez nous à cause des courants magnétiques dont l'action est infiniment plus vive sous cette latitude que chez nous. De ce fait toute action avec l'Invisible se trouve renforcée. Ce courant est un chemin tout trouvé pour les êtres de l'au delà qui veulent venir au matériel, et les moyens matériels de l'habitant de la terre sont eux-mêmes plus grands pour établir des mises en rapport, surtout par le rêve, qui est rarement vain chez l'Indien, et d'après lequel il conforme sa conduite ou se prémunit contre des dangers possibles en récitant ou en faisant réciter par le *purohita* (prêtre) qui les connaît, les mantrams nécessaires.

Les Indous savent que l'Invisible est un plan vivant, et pour cela, comprennent eux ce que nous comprenons nous si mal, c'est-à-dire le langage de l'Invisible qui se traduit par des symboles qui sont partout les mêmes.

Sédir.

(*A suivre*).



DE SIGNATURA RERUM

par Jacob Bœhme

(*Suite*).

L'Amour sort de la fureur pour entrer dans l'humilité ; c'est pourquoi Vénus gît dans la ligne de Mars sous le soleil. Son métal est le cuivre. Il faut remarquer ici que l'Amour est un désir de lumière et de joie ; que la matière provient du Désir, et que si le désir de l'Amour veut se corporiser, il faut qu'il passe par le fiat martien avant que Saturne ne le matérialise.

C'est pourquoi le Métal de Vénus est proche parent du Soleil ; mais comme il retient une grande partie de feu en se séparant de Mars, il est trop igné.

Le métal de Mars est le Fer, fureur du Soufre où s'allume le feu. Il se matérialise par la sévérité du Désir. Mars est le feu de Vénus, son âme ignée par

Pensée. « Alors Jésus parla à la foule et à ses disciples de la sorte : « Dans la chaire de Moïse sont assis les Scribes et les Pharisiens. Tout ce qu'ils vous diront d'observer, observez-le et le pratiquez, mais n'agissez point selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas ; car ils lient ensemble de lourds et insupportables fardeaux qu'ils posent sur l'épaule des hommes, mais qu'eux mêmes ne veulent point remuer du doigt. Tout ce qu'ils font, c'est pour être regardés des hommes ; ils largissent leurs phylactères et allongent les franges de leurs manteaux ; ils aiment la présidence dans les banquets, les préséances dans les synagogues, les salutations dans les places publiques et d'être appelés par les hommes : *Rabbi*. Mais vous, ne vous faites point appeler *Rabbi*, car un seul est votre précepteur et vous êtes tous frères. Et ne nommez sur la terre personne votre père, car un seul est votre Père, celui qui est aux cieux. Qu'on ne vous appelle pas docteurs, car vous n'avez qu'un docteur, Le Christ. Que le plus grand d'entre vous soit votre ministre. Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. »

Matthieu. XXIII, 5-17.

qui elle se corporise ; sans elle Vénus ne donne que de l'Eau dans l'effervescence nitreuse ; car le Feu ne peut que désirer ; il ne peut point par lui-même une essence corporelle ; elle ne donne point à son enfant une âme créaturelle ; c'est Mars qui lui donne l'Ame, et Saturne le corps. L'Esprit du Soleil peut changer Mars et Mercure en or plus facilement que l'argent, à moins que ce dernier ne soit réduit en sa première forme où Saturne, Mars et Mercure sont mêlés dans le Soufre. Vénus reçoit sa dureté de Saturne et sa rougeur de Mars.

Le désir de Vénus vers le Sul est violent, parce que le Sul est sa première mère. Ce désir va aussi vers le soleil et s'en imprègne ; et la splendeur qui distingue Vénus entre les planètes et les Etoiles vient de sa mère ainsi que sa joie et son rire. Elle est proprement une véritable fille du Soleil sulfureux ; c'est pourquoi elle est toute proche de lui.

Car Dieu le Père engendre l'Amour par son cœur, dont le Soleil qui donne la vertu à toute chose et à toute essence est la figure du monde extérieur.

Toutes choses viennent de la parole de Dieu et de Son cœur (le soufre divin) par la Trinité ; elles se manifestent en et par l'essence qui est la sagesse pour pénétrer de rechef vers le Cœur et la Force, comme le dit saint Paul : « Toute créature attend avec nous d'être délivrée de sa vanité ». Ainsi en est-il de l'essence extérieure des Métaux, des Planètes, des Etoiles et des Créatures ; chaque chose aspire à son centre, à la première mère dont elle est sortie, au Soleil de soufre qui est la teinture de toutes essences. Le Soleil corrige ce que la fureur de Mars a gâté du premier désir lorsqu'il est passé

en Saturne ; de même que le Soleil divin teint la Colère pour la transmuer en Joie, le Soleil extérieur transforme Saturne et Mars qui sont le soufre extérieur de manière à ce que les métaux et les créatures puissent croître et végéter. Ainsi le Soleil est le centre de la Roue planétaire par qui sont soutenues toutes choses. BŒHME.

(*A suivre*).

Revue des Revues

Philosophical Journal d'après la *Vie* de *Dickens* de John Foster. — Le matin de sa mort, la gravité insolite du Président Lincoln au conseil de cabinet ayant frappé les personnes présentes, le président leur dit : « Il doit arriver quelque chose d'extraordinaire et d'ici peu ». — « Quelque chose d'heureux ? ». — « Je ne sais ; j'ai eu un rêve et c'est la troisième fois que j'ai ce rêve. La première fois c'était la veille de la bataille de Bull-Run, la seconde fois c'était la veille de la bataille de... (Le président cita une bataille malheureuse pour les nordistes). J'ai rêvé que j'étais sur un bateau dans une rivière tumultueuse et que je dérivais, que je dérivais... » Le soir le président était assassiné.

PENSÉE. « Voici mon enseignement : le plus léger acte de charité, même envers les êtres de la catégorie la plus infime, comme de sauver la vie d'un insecte par pitié, cet acte aura des conséquences bénies pour son auteur. »

Tsa-ho-hom-King (Sutta. 2).

Morning Star. — L'horreur et le danger de boire du sang. — On sait que les occultistes enseignent que le sang frais attire les larves de l'astral qui se manifestent par lui. *Morning Star* cite des cas de folie provoqués par le traitement qui consiste à boire du sang frais aux abattoirs, pour se guérir de l'anémie. Dans un nombre considérable de cas, ce traitement produit au moins des cauchemars. L'absorpsion du sang frais était défendue par la loi de Moïse. Une loi anglaise récemment abrogée écartait du jury les bouchers et tueurs.

Constancia. Estelle Lundelius. — Cette petite fille de douze ans, fille d'un photographe de Port Jervis (N. Y.-U. S. A.), a le curieux pouvoir de s'alourdir à son gré. Quoi qu'elle ne pèse que soixante livres, deux hommes ne peuvent la soulever du sol pourvu qu'elle puisse poser la main sur l'un d'eux. D'autre part le contact de sa main sur un piano, sur une armoire, etc. permet à une femme de force médiocre de remuer ces meubles avec la plus grande facilité.

Revue Scientifique et Morale du spiritisme : Les esprits en Chine. — Les traditions et les livres taoïstes contiennent de nombreux exemples de télépathie, de prémonitions, d'apparitions et d'apports, entre autres l'histoire de Ling qui, tombée en syncope, en fut rappelée suivant les rites par les cris et les exorcismes de ses parents. Revenue à elle, elle déclara avoir vu ses frères, lesquels étaient des trafiquants naviguant en mer, secoués par la tempête. Peu de jours après le plus jeune revint annonçant qu'il avait été sauvé par le fantôme d'une femme

qui lui avait jeté une corde. Ling dit alors qu'elle aurait sauvé les autres si les exorcismes n'avaient rappelé son âme dans son corps.

E. D'HOOGHE.



Littérature

L'ÉTHÉRÉE

(*Suite*) (1)

A Jean REYNAUD,
AUTEUR DE CIEL ET TERRE

29 Juin 1891

« Tout à l'heure, pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte, une femme vint et dit : Je suis LUCIE, laissez-moi prendre celui qui dort, je l'aiderai ainsi dans son chemin ».

Dante, Purg., chap. IX.

II

...Les constellations marbraient la voûte céleste de leurs ardents dessins ; Jupiter, colosse impérial, suivi de quatre satellites, trônait majestueusement au-dessus des astres voisins qui semblaient lui faire un cortège.

Pourtant ce n'est qu'un atome infime comparé

PENSÉES. « Tous les êtres désirent le bonheur, c'est pourquoi étendez votre bienfaisance à toutes choses. »

Mahâvamsa (ch. XII).

« Voici le grand principe : rendre le bien pour le mal. »

Sûtra des quarante-deux sections (sect. 7).

« Ceux qui se firent tes meurtriers, tu leur pardonnas. »

Lalita-Vistara (ch. XIII).

(1) Voir *Rosa* d'avril et mai.

aux soleils de l'Infini... Il existe des astres si éloignés de nous qu'ils doivent être effroyablement vastes pour traverser les immensités de l'Espace sur les rayons lumineux et se montrer quand même tels qu'ils apparaissent...

Et ces soleils assemblés en systèmes nombreux, accouplés par millions, par milliards dans les coins et recoins de l'Infini incentré — entourés chacun de nombreuses planètes escortées à leur tour de lunes diverses, sont une parcelle de l'Espace amassé.

Prenons une vibration éthérique comme conductrice; suivons-la avec sa vitesse de 75.000 lieues à la seconde et marchons, courons, volons pendant 20 ans, 100 ans, 1000 ans, 100.000 ans, 3.000.000, 100.000.000, un milliard d'années et plus encore, et toujours et toujours, pendant l'Eternité entière!... nous n'arriverons jamais aux limites du Ciel, parce que le Ciel est sans frontières, parce que le Ciel est infini de tous côtés; et là, dans ce cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, — suivant la belle expression de Pascal — gravitent, tournoient les astres, en nombre infini eux-mêmes, récipients de la Vie encore Infinie et Eternelle...

Grandioses révélations de la Science et de l'Astronomie, vous nous parlez de ciel, d'éternité et d'au-delà; vous êtes les consolatrices des êtres, car vous dites : Espérez! Après la Mort, c'est l'existence!...

Georges Kell pensant à ces choses et à bien d'autres encore, errait dans son jardin; l'exaltation l'animait à tel point qu'il parlait tout haut, priait

avec ardeur et parfois tombait à genoux, écrasé par les beautés qu'il contemplait...

Il s'enfonçait dans le parc, ému, ravi, s'arrêtant sans cesse devant les fleurs endormies, engourdies ou pensives, pour les comparer avec les fleurs célestes, et il les trouvait belles toutes...

Les parfums d'Italie se mêlaient aux senteurs des plantes et aux effluves des astres pour égarer ses sens et troubler son être...

Tout à coup, au détour d'un chemin, il s'arrêta brusquement ; ses traits de suite prirent une expression absolue de joie folle, de violente passion très bizarre ; son front s'illumina davantage ; ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé ; ses lèvres s'entrouvrirent quelques secondes avant qu'il pût prononcer ce mot : Lucia !...

Oh ! quel sentiment il mit en ce nom, quelle expression de désir, de bonheur, de satisfaction, et de quelque chose encore !

Lucia ! A ce cri en répondit un autre, plus calme, plus pacifique, mais très violent aussi : Georges !

Et une jeune femme s'avança vers Kell, dans l'éblouissement étrange de sa personne...

Des miroitements se jouaient dans son opulente chevelure fauve et des odeurs capiteuses s'échappaient de son corps...

Quiconque eût passé alors, eût vu Georges Kell agenouillé devant cette femme et lui embrassant amoureusement les mains, les pieds et les vêtements..

« Tout à l'heure, pendant l'aube qui précède le jour, disait-elle, lorsque ton âme dormait en toi sur

les fleurs dont la vallée est couverte, une femme vint, et dit : Je suis Lucia ; laissez-moi prendre celui qui dort ; je l'aiderai ainsi dans son chemin... Je suis Lucia !...

« Oui, murmurait Georges, tu es Lucia et je t'adore ; oh ma bien-aimée ! réponds à mes désirs qui me tuent ; tu es belle, tu es noble, tu es pure.., ta figure resplendit d'un incomparable éclat ; assieds-toi à mes côtés, sur ce banc de verdure, et entretenons-nous ensemble. Tu es le rêve de ma vie entière..., je te cherche depuis le jour où je t'ai vue, où je t'ai comprise... »

Ils s'assirent côte à côte, et la femme entoura le cou de Georges d'un de ses bras phosphorescents... Et leurs voix se croisaient dans un bruissement musical, de même que leur souffle se mêlait ; leurs lèvres étaient très près l'une de l'autre, et Kell respirait avec délices l'haleine embaumée et si douce de Lucia ; il la regardait avec une folle passion, mais pourtant, au contact de cette créature exquise qu'il semblait tant désirer, ses veines ne se gonflaient point, ses sens ne lui brûlaient nullement, et ses yeux conservaient leur pureté antérieure, vrais miroirs de chasteté...

Eclatante comme la Lumière dont elle porte le nom, la compagne du jeune homme est indescriptible... Mélange de déesse voluptueuse et de sylphe vaporeux, une auréole surnaturelle entoure son visage, reflet des translucides abîmes entrevues par le cœur spirituel ; nul artiste ne rêva jamais à pareille sirène, nul poète n'entrevit semblable vision, digne compagne de l'homme-esprit...

Et l'homme-esprit, étendu à présent à ses pieds,

l'adorait en esclave, comme l'enfant prie la divinité de ses pères, l'adorait éperdu, confondu en elle dans une étreinte de l'âme, dans un rapprochement de sensations psychiques...

Elle, laissait tomber sur lui ses regards semblables aux cascades d'étincelles pleuvant d'un ciel d'été ; d'une de ses mains, lentement, elle le caressait, de même qu'un maître caresse son chien fidèle...

« Relève-toi, amant, lui dit-elle, après quelques minutes d'un éloquent silence ; ta place est à mes côtés ; viens, goûtons notre joie ; vois, le soir est superbe ; la Nature entière s'associe à notre bonheur ; conte-moi tes peines et ta vie depuis les longues années de notre séparation... »

Et l'on n'entendit plus alors que le murmure très doux de leurs voix candides, que le bruissement de leurs baisers...

Parfois Georges élevait la voix :

« Lucia, depuis l'instant où tu t'évanouis à mes entendements, l'existence fut pour moi d'un charme irritant ; pas un jour ne s'écoula sans que je pensasse à toi ; tu restas toujours présente à mon intelligence ; je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai... Je cherchais partout après toi, ô ma belle étoile, et cette vaine recherche tout en me laissant souffrir, emplissait mon être d'une suave émotion ; Lucia, Lucia seule, me disais-je ; je l'ai vue une fois ; elle a pris pour elle mon « moi » entier, sans restriction aucune ; eh bien ! je ne veux plus vivre que par et pour sa mémoire ; le monde entier n'existera pour moi que purifié, que sanctifié par elle, et c'est pourquoi j'ai quitté le mouvement de la terre, depuis

bien des années; c'est pourquoi je l'ai fui en demeurant ici, dans mon ermitage éloigné des mortels, et l'Amour que je te porte, Lucia, est si violent, si doux et si puissant, que pas une minute je n'ai regretté ma détermination, pas une minute je n'ai quittéce lieu de ma retraite, pas une fois je ne suis rentré en communication avec les hommes et l'Univers tourbillonnant... Je pensais à toi, mon adorée, perdu dans la volupté mystérieuse et insondable de ma passion, te priant dans les astres qui te personnifient et qui m'éclairent suavement de leur pure Lumière dont chaque rayon est une de tes pensées... Oui ! alors cette Lumière me visita et me consola ! cette lumière dans ses rayons m'apportait ton âme et tes impressions sublimes, me servait de famille, me tenait lieu d'amis, de maîtresse, de tout enfin ! cette Lumière divine me faisait te comprendre et te chercher encore plus avidement alors hélas ! sans pouvoir réussir à te trouver ; un sourd désespoir se mêlait à mon bonheur, mais je contemplais la voûte criblée de soleils ardents, de fournaises multicolores, centres éclatants d'une vie quelconque et terrestre, épreuves philosophiques d'une haute portée que la Science me permettait de déchiffrer.. Mais dis-moi, Lucia, d'où me venait cette science, sinon de toi, mon ange dans les vertiges terrestres, sinon de toi, mon Ethérée, source de chacune de mes sensations, de chacun de mes actes, de chaque rayon de la vivifiante lumière qui luisait dans mon corps et mon esprit... »

Et Georges disait vrai, et son âme se fondait, consumée par la puissance de son désir pour la

femme qui était là, qu'il venait de retrouver et qu'il possédait quelque peu déjà...

« Je suis Lucia, avait-elle dit ; tout-à-l'heure pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte... »

Georges l'aimait depuis ce moment, depuis l'heure de l'aube qui précède le jour, où son âme dormait en son corps, inconsciente encore des choses de l'extérieur, sur des fleurs d'espérances d'enfant, sur des joies inconnues — dans le jour gris de la première aube, et où Lucia étant venue s'était emparée de lui pour l'aider dans son chemin...

D'abord il ne s'était guère rendu compte de son amitié pour cette jeune femme qui se faisait son guide et l'avait pris par la main ; pourtant sa figure était belle et il éprouvait un très grand plaisir à se serrer contre ses lèvres parfumées, à fixer de ses yeux, les yeux vifs et profonds de cette fille à la taille flottante, aux formes vagues et mystiques...

Sa parole était empreinte d'une tendresse si douce, son bras délicat et d'une transparente blancheur communiquait un frisson si égarant aux chairs qu'il effleurait ! Comment avait-il rencontré Lucia ? Il n'en savait rien ; d'où provenait l'affection qu'elle lui portait ? nouveau mystère ; une fois, un jour à son réveil, il avait aperçu ce gracieux visage, cette fraîche vision, penché au-dessus de lui, et tout de suite, d'une façon singulière, le Soleil avait lui, dissipant les brouillards qui couvraient son intelligence ; instinctivement, Georges avait tendu les bras à sa gardienne inconnue ; elle

avait approché sa bouche de la sienne et ils échangèrent un baiser humide...

Frémissant, ému, sans savoir trop pourquoi, Georges la dévorait de caresses sans assouvir le désir qui le poussait vers Lucia ; il ne se lassait point d'écouter sa voix, d'aspirer les senteurs de son corps charmeur.

Et tout en le contemplant avec complaisance, la belle jeune femme lui répétait :

« Ami, je t'ai pris alors que tu dormais, alors que ton âme sommeillait en ton corps sur les fleurs du Mal dont est tapissée la vallée de la vie; leur parfum capiteux est empoisonné et la côte qui semble si jolie à monter est bien laide à descendre... Avant que tu t'affranchisses de la tutelle de l'enfance, que tu prennes un sentier dans le grand chemin de l'existence, je suis venue à toi, mon privilégié, je t'ai souri maternellement, je t'ai pris afin de t'aider dans ce chemin ; garde ma main dans la tienne tant que tu demeureras ici-bas ; reste-moi fidèle jusqu'à la mort du corps ; d'ailleurs, je le veux, c'est pour ton bien, enfant, aime-moi seule, sans restriction aucune ; n'aie de pensées que pour moi ; il faut que je sois tout à la fois : ta mère, ton idole, ta sœur, ta maîtresse et ton but... Lève la tête au Ciel, fixe la Lumière, la Vérité, et sans t'occuper du reste, contemple-la toujours, toujours ; chaque seconde elle varie tout en restant la même ; elle offre un champ d'investigations infini, infini comme elle, éternelle comme elle encore... Le Soleil de l'Esprit brillera sur toi et ses rayons brûlants détruiront par leur éclat supérieur

les avortons émanés du laid soleil corporel... aux rayons noirs... »

Georges Kell avait répondu :

« Oui Lucia, je vous le jure, je vous resterai fidèle jusqu'à la mort ; je ne comprends pas encore très nettement la foule d'impressions que j'entrevois, car je ne suis qu'un naïf enfant ; mais je sens que vous devez être mon unique affection d'enfance, de jeune homme, d'homme et de vieillard, que vous devez éclipser les autres êtres, les autres choses, que vous devez voler au-dessus de moi et que je dois tâcher d'atteindre vos sphères ailées... Avec vous seule, il me sera permis d'aspirer au bonheur, au contentement relatif, à la jouissance de comprendre ; vous serez la fin de mes aspirations comme vous êtes le premier feu qui s'allume en mon être naissant ; je vous consacre ma vie entière, Lucia, ma nourrice aurorale, et dussè-je ne jamais vous revoir, ne vous revoir qu'après la mort, je resterai fidèle à votre souvenir... » — Il avait grandi, Georges, il n'avait plus vu la jeune femme qu'en pensée ; elle s'était évanouie cette vision divine, et tout en la poursuivant, il n'avait pu rejoindre ses traces...

Il pleurait de cette séparation soudaine et pourtant une sorte d'illumination inondait avec éclat son intelligence très vaste et lui faisait rapporter à Lucia chacune des pulsations de son être. — Le Soleil avait disparu, mais la chaleur restait ainsi que la lumière, parce que, bien qu'invisible, il était présent, voilé par des nuées légères... Alors désespérant de rejoindre celle qu'il appelait avec une ardeur passionnée, mais qui restait sourde à

ses prières, Georges résolut de fuir la civilisation trompeuse, trompée, aigrie, séductrice et méchante. — Il voulait rester pur et chaste, il voulait que l'amour de ses tendres ans demeurât celui de son adolescence...

D'abord quelques tentations l'assaillirent bien ; des vues de femmes drapées dans leurs promesses de nudité apparurent à ses yeux inquiets, mais il eut confiance en Lucia qui lui avait promis de « l'aider dans son chemin ». Elle ne pouvait mentir, cette noble et belle femme, plus belle que toutes les filles matérielles de la Terre ; elle devait veiller sur lui, en cachette, du lieu de sa retraite, comme une fée bienveillante ; et Georges, tranquille, fixa, selon les conseils qu'elle lui avait donnés, les yeux au ciel ; là, au firmament constellé, il reconnut sa bien-aimée dans les astres blonds, dans les azurs de l'Ether vaporeux, dans les chatoiements de la Lumière et de la Science ; alors à l'instant, le calme revint dans son cœur qui avait à peine connu les appels de la chair, appels qui avaient seulement légèrement tinté à ses sens en éveil ; noyant joies et chagrins dans l'étude du ciel, il se réfugia sous le manteau protecteur d'Uranie et ne vécut plus que par la Pensée...

Bientôt il en vint à oublier le monde extérieur ; uniquement préoccupé de celle qu'il aime d'un amour angélique, ses sens meurent et l'Esprit demeure victorieux des forces qu'il dirige... C'est Lucia qui le conduit dans la vie ; depuis le jour où il l'a vue et comprise, où il a compris son « moi » son âme, son essence, il la poursuit dans l'Espace, il s'envole à sa suite, il se perd dans son souvenir,

il l'attend, l'appelle, la désire, la supplie d'écouter ses gémissements, de répondre à l'amour spécial qui déborde de son cœur tant sa violence est grande... Les années s'écoulèrent ; Georges demeura fidèle, garda à sa fiancée la foi la plus complète...

Solitaire dans sa « Villa des Etoiles », il se charme toujours par les accords célestes et les harmonies musicales des instruments terrestres...

Il pleure avec la même douleur son adorée partie depuis si longtemps ; il désespère de la revoir comme il l'a vue alors qu'elle l'avait pris par la main, qu'elle le baisait avec tendresse, qu'elle lui prodiguait les noms de privilégié et d'ami, qu'elle l'entourait de ses bras et qu'il se serrait contre elle afin de la garder toujours ; alors qu'elle s'était montrée à lui dans ce pourtour vague de pénombre. — Il ne songe plus aux villes, aux plaisirs vulgaires des hommes ; il ignore même quels ils sont, qu'il existe des besoins puissants et bestiaux ; en un mot la Terre est à ses pieds ; il la foule encore, mais sa tête et son buste sont bien plus haut ; ils sont là-bas, au loin, dans l'inconnu, dans le pays des méditations ; ou plutôt non : son corps est spectateur inconscient des phénomènes matériels, enveloppe presque inutile que l'Esprit abandonna avec béatitude...

Et voilà que subitement sa retraite est troublée, son être bouleversé, voilà que Lucia vient de lui réapparaître dans tout l'éblouissement de sa splendeur...

Aussi mystérieusement qu'elle partit il y a bien du temps, aussi mystérieusement elle est de retour et elle lui murmure les mêmes paroles qu'à son

réveil d'alors : « Je suis Lucia... Tout à l'heure pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte... »

F. JOLLIVET CASTELOT.

(*A suivre*).

Livres

Les parfums magiques, par *E. Santini de Riols*. — Genonceaux, éditeur, 4, place Saint-Michel, Paris.

Après une introduction d'une clarté et d'une précision scientifique remarquables, où l'auteur étudie la constitution de la matière aux états gazeux et radiant et applique aux phénomènes odorants les notions qu'il expose, ce livre donne sur les parfums anciens des détails très curieux ; le nard, la myrrhe, le mastic de Chios, l'amonnum, le styrax dont les noms prestigieux ont dû faire rêver plus d'une femme moderne, contrariée de ne pouvoir en user, y sont analysés. Puis vient cete passionnante question de l'odeur féminine, de son pouvoir sur les sens, ces phénomènes troublants que produit la femme à certaines périodes ; la puissance des parfums pour charmer les animaux ou pour rendre les hommes devins ou clairvoyants, les rapports astrologiques des parfums et leur emploi dans la magie cérémonielle ; enfin la question bien actuelle des influences des parfums sur les expériences d'hypnotisme et de magnétisation.

Littéraire et scientifique, exposant les croyances antiques et les doctrines occultes dans un esprit de prudence et de contrôle bien moderne, ce livre de M. Santini de Riols mérite une étude sérieuse. Les faits intéressants y abondent et c'est

PENSÉES. « Pratique l'art du don complet de toi-même. »
Fo'-sho-hing-tsan-King (V. 1442).

« Ne parle à personne avec rudesse. »
Dhammapada (V. 133).

« Si quelqu'un vous demande son pardon, ne le repoussez pas. »
Mahâvagga (Khandhaka I, ch. XXVII).

le meilleur livre que nous connaissions sur ce sujet si capital en matière d'occultisme et si peu étudié.

The Art of Alchemy, par *Adiramled* 2270, Broadway. New-York, U. S. A.

Cet ouvrage composé kabbalistiquement sur le tarot et les hiéroglyphes hébraïques est tout ensemble un livre de pratique alchimique et de philosophie occulte. Nos lecteurs comprendront qu'une étude approfondie nous soit nécessaire pour en parler et que nous remettions à un autre numéro ce compte rendu. E. D'H.

Le Gérant : L. BODIN.

LAVAL. — IMPRIMERIE PARISIENNE, L. BARNÉOUD & Cie.